

MÉTIER: EXPLORATEUR SCIENTIFIQUE

Infographie: Chantal Landry
Correction: Odile Dallaserra
Révision: Caroline Hugny
Crédit photographique:
© Stéphane Lévin sauf mentions
contraires dans le hors-texte

Crédits photographiques:
Légende:
(h) haut, (b) bas, (c) centre, (g) gauche, (d) droite

Toutes les photos proviennent des archives
personnelles de Stéphane Lévin à l'exception de:

Christophe Camps: 15 (hd);

Fabien Lemaire: 15 (hg);

Jean Bousquière: 2 (hd) (b);

Manuel Pédoussaut/Zetapress: couverture (h),
quatrième de couverture (g), 11 (h) (bg) (bd),
12 (h) (bg) (bd), 14 (hg), 16;

Raymond Jourdain: 5 (h);

Thierry Pons: 7 (hg) (bd).

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP inc.
Téléphone: 450-640-1237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays:
INTERFORUM editis
Téléphone: 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone: 33 (0) 2 38 32 71 00
Internet: www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:
INTERFORUM editis SUISSE
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch
Distributeur: OLF S.A.
Commandes:
Téléphone: 41 (0) 26 467 53 33
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:
INTERFORUM BENELUX S.A.
Téléphone: 32 (0) 10 42 03 20
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

11-18

Imprimé au Canada

© 2018, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN (version papier) 978-2-7619-5058-9
ISBN (version numérique) 978-2-7619-5153-1

Gouvernement du Québec – Programme de
crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.



**Conseil des Arts
du Canada** **Canada Council
for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de
publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Fonds du livre du
Canada pour nos activités d'édition.

STÉPHANE LÉVIN

**MÉTIER:
EXPLORATEUR
SCIENTIFIQUE**

L'engagement exceptionnel
d'un homme au service de la science



Une société de Québecor Média

Combattu : souvent.

Battu : parfois.

Abattu : jamais.

François Athanase Charette de la Contrie (1763-1796)

PROLOGUE

Saigon, le vendredi 9 mars 1945

19 h 00. Un endroit discret, non loin de la rue Chasseloup Laubat.

Le ventilateur tripale, en bambou finement décoré, brasse lentement sur son axe vertical et à cadence régulière l'air humide qu'il ne peut refroidir. En cette période de pluie, tout au plus peut-il le renouveler et donner à la pièce une légère sensation de fraîcheur. Le bruissement de la rotation des pales est couvert par les échanges, presque murmurés, de la réunion se tenant au grand salon.

Des effluves de mets orientaux, venant des arrière-cuisines, se mélangent aux émanations d'encens qu'exhalent, par leurs bouches souriantes, trois bouddhas de jade joufflus disposés sur des meubles sculptés en bois de rose.

Des appliques aux abat-jours en toile de papier de soie ocre embellissent les motifs monochromes carminés peints à la main sur les murs safranés. Elles diffusent une lumière tamisée qui peine à éclairer les nombreux portraits encadrés et les scènes belliqueuses dessinées à l'encre de Chine. De fines toiles plus hautes que larges, harmonieusement calligraphiées de sinogrammes, alternent avec d'anciens instruments de musique, cithare, luth piriforme et vielles à deux cordes, disposés en étoile sur une pièce-support en bois de santal rouge.

Les commodes, joliment enduites de pigments mats très colorés, beaucoup de rouge souligné de fils d'or, sont astucieusement agencées avec de grands paravents multi-feuilles de trois mètres de haut : des laques noirs de Coromandel. L'ensemble est disposé en petits espaces de convivialité et de discrétion.

Toutefois, ces raffinements, la délicatesse des scènes de vie figées, la légèreté des calligraphies, la noblesse des matières, les considérations sur l'art et la culture extrême-orientaux ne sont pas au rang premier des préoccupations de la réunion en cours.

Les échanges entre les hommes et la seule femme du groupe, arrivés furtivement dans la matinée, pour certains la veille, sont pesants, tendus, inquiets.

Les prodromes d'une crise majeure ont été observés...

20 h 00. À quelques centaines de mètres de là, au Palais Norodom.

En ce début de soirée, les collaborateurs de l'amiral français Jean Decoux, gouverneur général de l'Indochine, accueillent l'ambassadeur du Japon. Après quelques banalités et échanges de circonstances avec l'amiral sur les affaires en cours, notamment sur un soi-disant accord régissant les livraisons annuelles de riz, le ton change.

Brusquement... violemment.

Impassible, mettant sans préavis un terme au simulacre de négociation en cours, l'ambassadeur Matsumoto sort des feuillets de son porte-documents et se penche vers l'amiral. Il lui enjoit sèchement de prendre connaissance de ceux-ci et de les signer.

Il vient de faire tomber le masque. Il présente au gouverneur Decoux un ultimatum : il place toutes les forces et installations françaises sous commandement nippon.

« Amiral, vous avez jusqu'à 21 heures pour me donner votre réponse. »

Face à cette mise en demeure irrecevable, le gouverneur refuse de signer. Il cherche, afin de gagner du temps, des solutions de rechange diplomatiques, économiques ou militaires afin d'étendre l'entretien à d'éventuelles négociations...

Mais Matsumoto n'y entend qu'un refus.

Avant même l'expiration du délai fixé par l'ultimatum, le fracas des portes enfoncées, le tapage des pas d'une troupe en position de combat et les hurlements gutturaux d'ordres aboyés traversent la grande porte double du salon présidentiel.

Le piège s'est refermé. L'heure n'est plus aux tergiversations.

L'ambassadeur du pays du Soleil levant a déjà donné l'ordre de déclencher les opérations militaires dans toute l'Indochine.

L'amiral et son état-major sont arrêtés et emprisonnés.

À cet instant, avec une simultanéité presque parfaite, les troupes japonaises s'emparent par surprise de la totalité des postes militaires ainsi que des structures politiques et administratives françaises au Tonkin, en Cochinchine, en Annam, au Laos et au Cambodge.

L'objectif est de mettre un terme définitif à la souveraineté de la France en Indochine.

Tous ceux qui détiennent une autorité, même modeste, française ou indochinoise francophile, dans l'administration, l'armée, la police, l'Église, doivent être arrêtés, internés ou exécutés.

Le plan a été, de longue date, soigneusement ourdi.

Préparés et pré-positionnés par dizaines de milliers depuis des mois et lourdement équipés, les Japonais mettent en place leur occupation.

À 21 h 15, le coup de force des Japonais est lancé. L'opération MEI commence.

À 21 h 30, les sirènes des casernes lâchent leurs hurlements stridents.

Des fusées éclairantes marbrent de leur halo argenté le ciel noir d'encre. Le crépitement saccadé des armes automatiques alterne avec des détonations sourdes qui déchirent la nuit. Comme un lugubre canon à mille voix, d'autres sirènes se déclenchent et font échos aux premières alarmes, superposant leurs aigus disharmonieux dans toute la ville.

Les protagonistes de la réunion clandestine se ruent vers la porte d'entrée.

Une violente explosion secoue le quartier. Au loin, l'arsenal s'embrase. Les flammes montent haut dans la nuit déjà rougeoyante et enfumée. Aucun doute. Les marins français ont fait sauter le dépôt de munitions, conformément aux instructions.

Paniqués, des gens s'enfuient en courant de tous les côtés. À bord de motos pétaradantes et de *command cars*, mitraillettes au poing, baïonnettes au canon, les hommes de la Kempetaï, la police politique japonaise, ratissent déjà les quatre coins de la ville. Ils exécutent, sans sommations ni explications, soldats, officiers, résistants, hommes, femmes, enfants...

Tout Français est devenu suspect, coupable. L'armée et la police nippones mènent leur opération funèbre avec un acharnement minutieux.

Les forts, les citadelles, les garnisons et leurs personnels surpris par les attaques sont rapidement à court de munitions et décimés.

De dramatiques Bazeilles¹ et Camerone² se déroulent de toutes parts au cœur des postes et des casernements. De nombreux officiers et administrateurs français, refusant de capituler avec leurs hommes, sont exécutés ou décapités au sabre...

Des centaines de résistants et de prisonniers ont momentanément échappé aux tenailles nippones. Mais dans les heures et les jours qui suivent, ils vont connaître l'enfer: les camps, les cellules, les cages, les tortures, les interrogatoires aux excès de cruauté aveugle du fanatisme des soldats japonais.

Les actes de bravoure et d'héroïsme des Français comme des Annamites n'ont d'égal que la violence des officiers japonais qui honorent, avec toute la perversité de leurs saluts inclinés à 45°, les exploits de leurs adversaires... avant de les décapiter sans aucune autre forme de procès.

Arrivés dans la rue, les membres du groupe secret n'ont pas encore eu le temps de se disperser. Un homme terrorisé se précipite sur la femme et l'interpelle.

« Docteur, docteur... !! Prenez ça ! S'ils me trouvent avec, ils... »

Elle ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase. Chaque seconde compte.

1. Haut fait de guerre français de l'Infanterie de Marine le 31 août 1870, pendant la guerre franco-prussienne.

2. Haut fait de guerre de la Légion étrangère, le 30 avril 1863, contre les troupes mexicaines.

Sans un mot, elle l'attrape et l'entraîne dans une petite ruelle perpendiculaire à la rue Chasseloup Laubat; ils courent vers le jardin principal du premier bâtiment sur leur droite.

Elle ouvre la porte avant gauche de la petite berline Juvaquatre noire garée près de la grande grille métallique. Et pousse fermement l'inconnu vers le fond, le coffre de ces véhicules n'étant accessible que de l'intérieur. L'homme se cache sous des couvertures déjà posées sur la banquette arrière. Elle glisse, dans une entaille discrète dissimulée à l'arrière du siège du conducteur, ce qu'elle a au préalable récupéré de l'homme.

Un pistolet automatique calibre 7,65 Browning M1910 et son chargeur plein.

La voiture s'enfonce dans la nuit.

Avec un sang-froid et une bravoure remarquables, au mépris total du danger de mort qu'elle court aussi depuis quelques instants, la femme exfiltre l'homme. Elle vient de lui sauver la vie.

Elle est médecin. Un des tout premiers chirurgiens-dentistes français venus s'installer en Indochine.

En 1939, elle est chef du service de stomatologie de l'hôpital colonial d'Haïphong, où elle a aussi son cabinet dentaire, rue Harmand.

Depuis le début de 1940, elle fournit de l'aide matérielle, récupérée de parachutages, aux groupes de militaires, soldats et sous-officiers qui quittent clandestinement l'Indochine à bord des bâtiments américains.

En mars 1941, suspectée de résistance clandestine, elle est menacée d'arrestation puis expulsée d'Haïphong par la Sûreté vichyste avec signalement dans tous les postes frontières.

Patriotisme chevillé au corps, douée d'une vigilance hors pair, elle échappe aux perquisitions françaises, japonaises et vietnamiennes.

En 1942, dotée d'un poste radio, elle émet tous les jours depuis chez elle, dans la plus grande clandestinité. Elle rédige des renseignements militaires et politiques à destination de la 14^e USAAF (*United States Army Air Forces*) opérant sur le CBI (théâtre des opérations militaires de Chine-Birmanie-Inde).

En décembre 1944, elle cache chez elle l'agent australien Oscar Meyer, et ce, jusqu'au 15 janvier 1945. Dans le même temps, elle récupère et protège un aviateur américain, le lieutenant H. Hessler de la 14^e USAAF, dont l'avion a été récemment abattu au-dessus du Tonkin. Il a erré 30 jours dans la jungle hostile... Elle organise son évvasion d'Indochine.

Cette femme est le docteur Renée Caillaud.

C'est un agent opérationnel du réseau de résistance allié Gordon³...

3. Réseau de renseignement créé en 1942 afin de préparer une résistance armée contre les Japonais lors de débarquements alliés, mais également de recueillir et de protéger les pilotes alliés abattus en Indochine. Le réseau a été créé par un Canadien, L. L. Gordon, ancien directeur de la CAL-TEXACO en Indochine.

CHAPITRE I

À l'école de la nature

Je suis né dans la moiteur d'une plantation de café, à 5° de latitude Nord, au Cameroun, pays magique d'Afrique où les avocats sont des fruits, les gendarmes, des oiseaux, et les capitaines, des poissons. Je suis arrivé à Foumban par une belle nuit d'avril 1963, aux pâles lueurs des lampes-tempête et du pétrole qui se consume, comme me le rappellera ma mère. La centrale électrique du dispensaire était tombée en panne quelques heures plus tôt... Ça commençait bien !

«Tu es un bamoun⁴, mon fils !» dira plus tard mon père.

Ma petite sœur Nathalie est née 18 mois plus tard. Nous prenons rapidement goût à l'autarcie. Un potager généreux, des poules, des canards, des lapins et l'eau de pluie récupérée dans une citerne nous permettent de subvenir à nos besoins de base. Les courses vers Douala pour acheter les denrées principales ne se font donc que rarement.

Mes parents m'ont même octroyé « mon » lopin de cannes à sucre et quelques pieds de maïs. De temps en temps, je découpe une canne gorgée du breuvage tant convoité, avant de mâcher les petits cubes obtenus et d'en extraire le liquide sucré des fibres

4. Peuple de l'ouest du Cameroun.

blanchâtres. Sur quelques braises, je fais parfois griller un ou deux épis de maïs. Je les assaisonne d'une noix de beurre qui crépite sur les grains presque brûlés.

Nous n'avons pas la scolarité des enfants de nos âges et nous vivons ces merveilleuses premières années à l'école de la brousse, avec nos parents comme instituteurs. Notre père dirige la plantation de Foumbot au nom de la SAFA, la Société Africaine Forestière et Agricole. Il a commencé quelques mois plus tôt une carrière de planteur de caoutchouc, au cœur de l'immense plantation d'hévéas de Dizangué, à côté d'Edéa, à 80 kilomètres de Douala.

Nos parents se sont rencontrés et mariés à Bangui, en République centrafricaine, où, brevets de dactylographie et diplômes de secrétaire de direction en poche, notre mère avait rejoint ses parents.

Nos grands-parents maternels, issus l'un et l'autre de grandes lignées aristocratiques, ont enduré les vicissitudes et les drames des deux derniers grands conflits au cours desquels leurs proches et leurs aïeux se sont brillamment illustrés. Sans fortune ni châteaux, mus par un tempérament aventureux et probablement des envies d'ailleurs exotiques, ils ont quitté la France pour tenter de se reconstruire une vie dans les « colonies » et panser les blessures d'un passé douloureux. Notre grand-père paternel, Alain, est fonctionnaire au ministère de l'Agriculture, plus précisément au département cynégétique et halieutique. Notre grand-mère, Jacqueline, est hôtesse d'accueil de la compagnie aérienne UTA à l'aéroport de Bangui M'Poko. Elle est la fille de la comtesse de Gennes, notre arrière-grand-mère, appelée affectueusement « Nana Rose » par notre mère.

Bâtie au cœur de la jungle, notre case est toutefois dégagée des arbres alentour, afin d'éviter que les fourmis et les serpents ne se laissent tomber sur le toit, puis pénètrent à l'intérieur de l'habitation. À la saison des pluies, les tôles ondulées amplifient le fracas des trombes d'eau qui se déversent en un instant sur la toiture et libèrent du sol des milliers de termites voletant autour des quelques lampes à pétrole réparties autour de la case. La lumière principale de la maison provient du groupe électrogène allumé par mon père tous les soirs à la tombée de la nuit. Des pythons

aux insectes géants, des singes hurleurs aux rats énormes, hantise de ma mère, je fais donc mes premiers pas au contact d'une nature extrême.

Un matin, alors que les cris de singes jouant en bordure d'une piste de latérite réveillent la jungle humide, debout avant les autres, j'entends comme un bourdonnement et j'en cherche l'origine.

Les voilà, leurs pattes crépitant et leurs mandibules claquant. Des magnans !

Pour chasser, ces grosses fourmis noires très voraces, qui sortent d'on ne sait où, se déplacent par millions en épaisses nappes. Elles dévastent tout sur leur passage et disparaissent, avalées par la jungle. Des soldats-magnans encadrent la colonne de déplacement. Ils font le guet afin de repérer et d'attaquer tout intrus avec une agressivité impressionnante.

Ce matin-là, l'intrus, un petit d'homme, a cinq ans...

En moins de 20 secondes, je suis recouvert de centaines de fourmis. Je hurle dès les premières morsures...

« PAPA ! PAPA ! »

Alerté par mes cris, mon père m'arrache du sol et me plonge dans la baignoire pour décoller, sous le jet bien trop faible de la douche, toutes les bestioles dont les crocs sont déjà plantés dans ma peau.

Puis, il court vers le garage et attrape un jerrican d'essence. Il revient et inonde de carburant la colonne infernale et affamée sur plus de 50 mètres, pour embraser cette immense mèche organique, stopper son avancée et la détourner de la case. Un jour, dans une cabane de la plantation, nous trouverons les cartilages d'un python, encore presque lové sur lui-même. Il n'avait pas eu le temps de se dérouler...

Mon père me raconte ensuite comment les pygmées prélèvent les magnans dans la pharmacie naturelle qu'est aussi l'environnement exigeant dans lequel ils vivent. Ils utilisent les soldats-magnans comme des instruments de chirurgie, notamment pour refermer les coupures ou les profondes entailles qu'engendre la dure vie en pleine nature. Ils rapprochent les lèvres de la coupure et font mordre la peau par les plus gros spécimens, dont ils coupent quasi simultanément la tête. Ils utilisent ainsi les crocs

comme un fil et une aiguille, suturant naturellement, et autant de fois qu'il le faut, l'épiderme abîmé. Les points restent en place et maintiennent la plaie fermée jusqu'à sa cicatrisation !

À bord de la Jeep, fièrement assis sur les genoux de mon père, je participe aux longues inspections des caféiers magnifiquement rouges. La Willis avale les kilomètres de tôle ondulée dans la région de Foumbot et pique régulièrement au cœur des rangées d'arbustes aux feuilles persistantes parfaitement alignées. Les branches ploient, lourdement, chargées de cerises charnues multicolores. En effet, sur une même grappe, se mélangent les trois couleurs de la maturation : le vert, le jaune et le rouge.

À côté du « chef », nous assistons en famille aux récoltes à la main, puis aux étonnantes scènes de la remise de la paye mensuelle, qui se déroulent devant la case.

L'odeur unique du café à peine brûlé sur les immenses grilloirs emplit encore mes narines. De même, mon palais gardera jusqu'à la fin de mes jours le goût amer de la noix de kola, cette petite amande violette et caoutchouteuse, que m'a fait un jour mâcher le sorcier du village. Les grandes dalles de séchage en ciment, les cabanes érigées avec Nathalie au milieu des lourds sacs de café en toile de jute empilés sous les hangars : ma mémoire a imprimé à jamais les images fortes d'une enfance peu ordinaire.



« Zombie, viens par ici... Daktari, c'est fini ! Tu vas découvrir un nouveau pays, la France. Et une nouvelle aventure amusante... Ça s'appelle l'école ! »

En effet, c'est bien à cause des « études des enfants... » que nos années « Mowgli » prennent fin.

Nos hurlements de tristesse et nos larmes n'y peuvent rien. Ils contrastent avec la dignité de nos parents qui se mordent les lèvres pour ne pas pleurer avec nous. Nous abandonnons là notre famille d'adoption, nos boy et boyesse⁵, comme on disait alors, et Bibiche et Moumousse, notre chien et notre chat nés en même temps que nous. La case. La plantation. Le café.

5. Employés de maison, dans les anciennes colonies.

Nous débarquons en 1969 du paquebot *Mermoz*, sur les rivages de la France, plus précisément à Nice. Nous goûtons alors au froid puis, ébahis, voyons pour la première fois tomber de la neige... Notre petite case est remplacée par la grande Tour n° 1, bloc B, avenue du Ray, dans les hauteurs de Nice, à 400 mètres au nord-ouest du vieux stade de football.

Au moins pouvons-nous voir la mer...

Le déracinement nous perturbe certainement moins, nous les gamins, que nos parents. Ils doivent, eux, reconstruire une vie éloignée de celle des plantations et repartir à zéro, dans un monde dont les règles ne sont plus celles des colonies. Une longue route commence alors, rythmée par les emplois qu'ils décrochent et balisée par de nombreux déménagements.

La production de roses dans le Var va finalement succéder à celle du café et du latex au Cameroun. L'horticulture est un domaine qui exige des compétences somme toute pas si éloignées de celles de l'agronomie tropicale.

Ma mémoire olfactive a gravé les ambiances chaudes et humides très caractéristiques des serres saturées des émanations subtiles des roses. Nos terrains de jeu ne sont plus les caféiers et les grands sacs de jute marqués à l'encre noire, mais les rangées de fleurs sur tiges et les lourds sacs d'engrais en plastique épais.

Mes premiers souvenirs de sport avec Nathalie sont les interminables longueurs de nage, avec ou sans planche, dans une ambiance très bruyante, pendant que notre père s'entraîne au water-polo avec son équipe en prévision de compétitions nationales. Son club est, de mémoire, bien classé à cette époque. Je me souviens aussi du retour, tard, les yeux rouges et bouffis, les oreilles bouchées, le visage marqué par les lanières des lunettes et les élastiques des bonnets de bain. Et surtout, moi qui ai toujours les sens exacerbés, la bouche et les narines aseptisées par le chlore et déconnectées de toute odeur et de tout goût. Ces premières heures de nage vont, si ce n'est forger, commencer à insuller au fil des entraînements les premières petites souffrances, les notions de caractère, d'effort, d'assiduité et de persévérance. Et si les mots ne sont pas encore prêts à être posés à ce moment-là, se cristallisent déjà, dans les tréfonds d'une mémoire

kinesthésique, les premiers germes de ce qu'on appelle le dépassement de soi...

École après école, les instituteurs, les copains, les salles de classe et les cours de récréation changent au rythme des déménagements.



Il y a quelques mois, en juillet 2017, j'ai replongé dans mon enfance.

À près de 2800 mètres d'altitude, dans le massif du Mercantour, la Départementale 64 en provenance de Nice amorce le dernier virage du versant sud. Elle va couper la ligne de séparation des eaux et plonger de l'autre côté dans la vallée de l'Ubaye. Je me gare là, sur le bord, à 600 mètres du col de la Bonette. Cette route est célèbre. Non seulement pour les exploits des coureurs du Tour de France, mais aussi parce que c'est la route Napoléon : un étroit chemin muletier à quelques encablures de l'Italie, devenu route impériale sous Napoléon III. Un axe hautement stratégique depuis que le comté de Nice a été rattaché à la France en 1860.

Toutefois, une autre raison m'a conduit précisément ici, en ce mois de juillet. Je fais une petite rotation pour m'orienter vers le cap 360°, c'est à dire plein nord. Face à moi, un peu plus haut, à moins de 200 mètres, se trouve la cime des Trois Serrières (2753 mètres). Derrière moi, en contrebas de la route et plein sud cette fois, se trouve un point m'intéressant particulièrement. Je descends, ou plutôt glisse vers lui, sur les éboulis schisteux instables, pulvérulents, façonnés par les glaciers et l'érosion.

Écrasées, malaxées, limées par les immenses masses tardiglaciaires du Würm⁶, les roches abrasées sont devenues des sédiments autochtones. Au recul des glaciers, les cycles de gel-dégel et les incessantes pressions disruptives de la gélifraction n'ont laissé que fragments et farines glaciaires noirâtres. De larges saignées grisâtres découpent la couche superficielle des moraines mousues. Là, quelque part au cœur d'une anfractuosité millénaire, sourd un imperceptible sillon de vie. Il mouille de petits gravil-

6. Dernière glaciation.